



HAL
open science

**Compte-rendu de John Haiman, Cambodian. Khmer,
London Oriental and African Language Library, Vol. 16,
John Benjamins Publishing Company,
Amsterdam/Philadelphie, 2011, xx + 425 p.**

Michel Rithy Antelme, Joseph Deth Thach

► **To cite this version:**

Michel Rithy Antelme, Joseph Deth Thach. *Compte-rendu de John Haiman, Cambodian. Khmer, London Oriental and African Language Library, Vol. 16, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphie, 2011, xx + 425 p.. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2015, 2 (CX), pp.79-93. hal-01439908*

HAL Id: hal-01439908

<https://hal.science/hal-01439908>

Submitted on 18 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de John Haiman, *Cambodian. Khmer*, London Oriental and African Language Library, Vol. 16, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphie, 2011, xx + 425 p.
Michel Antelme et Joseph Thach

L'ouvrage de John Haiman est une présentation de la langue khmère développée de façon exhaustive car couvrant de très nombreux aspects de la langue khmère au fil des chapitres : chapitre 1 « Phonology and orthography » (p. 1-28) précédé par une introduction de 4 pages et une page d'abréviations, chapitre 2 « The structure of words » (p. 29-41), chapitre 3 « Derivational morphology and word formation » (p. 43-84), chapitre 4 « Symmetrical compounds » (p. 85-140), chapitre 5 « The conventional Noun Phrase » (p. 141-182), chapitre 6 « Indexical words » (p. 183-202), chapitre 7 « Clausal syntax » (p. 203-252), chapitre 8 « Complex verbal predicates and verbal clumps » (p. 253-300), chapitre 9 « Explicit clause combining » (p. 301-322), chapitre 10 « How do Khmer words change their meanings ? (and their syntax) » (p. 323-358), chapitre 11 (The part of speech » (p. 359-374). Ces 11 chapitres sont eux-mêmes divisés en nombreuses parties et sous-parties. À cela s'ajoute un appendice (p. 375-414) donnant une liste de proverbes sur 3 pages, la transcription d'un dépliant faisant appel aux donneurs de sang (en un peu plus de 5 pages), la traduction de trois contes en 31 pages, puis 5 pages de références bibliographiques et un peu plus de 4 pages d'index.

Dans son introduction, l'auteur expose les raisons de son intérêt pour la langue khmère dont il donne l'aire de répartition en quelques lignes et sa famille linguistique. Pour cet ouvrage et l'analyse de la langue khmère, en plus de son acquis de l'apprentissage du khmer, l'auteur a bénéficié de l'aide de deux Khmers. Les références bibliographiques qu'il cite dans le corps de son texte et en bibliographie tendent à montrer une grande curiosité de l'auteur dans son exploration de la langue khmère : il semble avoir lu non seulement la production scientifique d'un point de vue synchronique mais aussi diachronique (des chercheurs incontournables tels que Cœdès ou Saveros Pou sont cités). L'auteur a consulté non seulement des recherches aussi bien sur le khmer que sur des langues môn-khmères, dans les domaines linguistique et historique, comme des manuels d'apprentissage écrits ou traduits en anglais (Chandler, Diffloth, Erhman & Sos, Gorgoniev, Headly, Henderson, Huffman, Humphrey-Sak, Jacob, Jenner, Noss, Pinnow, Shorto, Sidwell, Smalley, Thomas, Vickery, etc.), qu'en français (Ferlus, Filippi, Lewitz/Pou, Martin, Maspero, Ménétrier, Rongier, etc.), en allemand (Schmidt) et en khmer (Chaw:n Chiang, Chun-Leuh, Ieuv-Koeus, Suj Hiang et Sisowath Poracsy [devenu malencontreusement Sisovat Porisat chez Haiman], entre autres). Pour appuyer ses exemples, en plus de quelques contes, l'auteur a également utilisé des phrases tirées de romans khmers (citons, par exemple, Chut Khay, devenu Chuk Khae dans la bibliographie de l'auteur). Sa bibliographie comprend aussi des ouvrages de linguistique générale. On pourrait certes lui reprocher certains oublis, mais on constate que l'auteur fait montre d'avoir lu de très nombreux livres et articles concernant la langue khmère.

Dans cette description du khmer, l'auteur fait souvent des comparaisons avec deux autres langues : sa propre langue, l'anglais, par exemple en ce qui concerne les *symmetrical compounds*, chapitre 4, où il va essayer de faire comprendre au lecteur ce système de compositions en khmer, en donnant des termes tels que *creepy crawly*, *jibber jabber*, *helter-skelter*, *higgledy piggledy*, exemples assez peu nombreux face à l'abondance d'un tel procédé en khmer. De même pour la partie sur la syntaxe du khmer, il n'hésite pas à faire des comparaisons avec le *tok pisin*. Il y a volonté de rendre accessible la

langue khmère à un lectorat anglophone non averti, ce qui n'empêche pas l'usage abondant du métalangage linguistique.

Le chapitre 1 porte sur la phonologie et l'orthographe du khmer. Bien que très détaillé, on peut regretter certains oublis. Par exemple, dans son tableau des consonnes (p. 1), Haiman a introduit le /f/ qui est un emprunt à des langues comme le siamois, le français ou l'anglais. Il aurait été alors judicieux d'inclure le /z/, emprunté au français et à l'anglais. Sa transcription des voyelles (p. 1-2, 5-7) est à première vue déroutante. Elle est en fait extrêmement précise et a été assurément conçue pour être « parlante » à un lectorat anglophone natif. Par exemple, la voyelle /a/ est notée aw, et /a:/ : aw:. Bien qu'utilisant quelques signes de l'API pour expliquer son système de transcription, le parti pris de l'auteur est de ne pas utiliser l'API, ni des accents, pour s'en tenir au clavier strictement anglo-saxon. Un tel choix est totalement assumé par l'auteur (par exemple, son refus de représenter les deux registres de voix contrairement à certains de ses prédécesseurs, se comprend, car cette distinction a disparu de nombreux parlers dont ceux du centre du Cambodge, pour devenir minoritaire). Cependant, sa transcription au lieu de faciliter la lecture, l'obscurcit. Il faut, par exemple, sans cesse avoir à l'esprit que ee: correspond à /e:/ et e: à /ɛ:/, que a correspond parfois à /a/, d'autres fois à un shwa. Le fait de ne pas utiliser l'écriture khmère semble avoir conduit Haiman à faire des erreurs qui portent préjudice à sa description, par exemple, p. 6, en écrivant que : « For example <priap> [pri:əp] in written in the “clear register” means “pigeon”, and in “breathy register” means “compare”, but they are heard as homophones ». Le terme pour « pigeon », *brāp* en translittération est en effet entendu prononcé comme *prīep* « comparer » dans de très nombreux parlers, mais le premier terme fait partie du registre de voix soufflée pour les parlers qui ont toujours les deux registres de voix, tandis que le deuxième relève du registre de voix claire. De plus, si oralement la distinction n'est plus faite dans de nombreuses régions du Cambodge, elle s'entend toujours dans la langue parlée de certaines régions comme Battambang ou à Surin, mais par une opposition vocalique et non plus de registre de voix, ce qui aurait permis à l'auteur de comprendre que dans le cas de ces deux mots, il ne s'agit aucunement d'une perte de distinction entre la voyelle *te* au registre clair et au registre soufflé. On se trouve en fait en présence d'une ancienne voyelle *ā* associée à d'anciennes consonnes sonores devenues sourdes — lorsque le khmer a été touché il y a quelques siècles par une vague de dévoisement consonantique —, face à la voyelle *te*, ainsi qu'en attestent l'orthographe et la prononciation dans certaines régions. Ainsi, à Battambang comme dans des régions khmérophones du sud du Vietnam, « pigeon » est prononcé /pre:əp/ alors que « comparer » se dit /pri:əp/, tandis que dans les provinces khmérophones de Surin, Buriram et Sisaket en Thaïlande, « pigeon » se dit /pri:əp/ et « comparer » : /pru:p/.

Cette partie phonétique très dense devrait être nuancée, voire rectifiée, à plusieurs endroits qu'il n'est pas possible de tous citer. Par exemple, p. 7, le dérivé de *tīay* « prédire » donne bien *t-umn-iaj* [tumnjəj] ([tʊmnjəj] aurait peut-être été une meilleure représentation), mais Haiman considère que la forme [təmniəj] est impossible alors qu'elle s'entend chez des locuteurs, lors d'une prononciation intermédiaire entre prononciation articulée de lecture et prononciation du parler quotidien, tout comme *c-am-rieng* [cəmriəŋ] « chanson ». La tentative d'explication de l'auteur sur les dérivés par dissyllabisation de mots de registre de voix claire et de ceux de registre à la voix soufflée est correcte quand on s'en tient à la prononciation de lecture, mais cette distinction n'est plus pertinente dans le parler oral.

De même, la réduction du /r/ initial en l/_C décrite comme optionnel par Haiman dans les mots sesquisyllabiques (p. 16, 22, 114), à savoir qu'il y a lénition du /r/ en /l/ dans certains mots et

substitution du /r/ en arrêt glottal dans d'autres cas est en effet tout à fait connue. Cependant, il faut nuancer : ce phénomène ne recouvre pas l'ensemble de l'aire khmérophone. Ainsi, à Surin, *raho:t* « toujours, jusqu'à » signalé par l'auteur (p. 22) n'est jamais prononcé *laho:t* dans la langue orale, contrairement à ce que l'on constate dans de nombreuses autres parties de l'aire khmérophone. De même *rateh* « charrette » (pour suivre le système de transcription de Haiman) (exemple non donné par Haiman) s'y prononcera toujours ainsi et non pas *ateh* comme on peut l'entendre dans le centre du Cambodge. Par contre *ralum* « s'effondrer » (exemple non cité par Haiman) qui devient *alum* dans le centre du Cambodge s'entend prononcer *lalum* à Surin (et probablement dans certaines parties de Siem Reap), le *r* initial étant neutralisé par le deuxième /l/ pour devenir également /l/.

Pour un ouvrage d'une telle ampleur sur la langue khmère et qui, malgré son côté se voulant accessible, Haiman avait trois possibilités (qui ne s'excluent pas les unes les autres) : utiliser l'excellente transcription phonétique de Franklin Huffman (*Cambodian system of writing and beginning reader*, 1970) pour n'en citer qu'une, utiliser le système de translittération scientifique pour les langues indo-aryennes qui a l'inconvénient de ne pas rendre la prononciation du (des) khmer(s) moderne(s) et ajouter en plus de l'un ou l'autre des deux premiers systèmes les exemples en écriture khmère. Le fait de ne pas utiliser la translittération ou l'écriture khmère devient problématique quand il s'agit de parler d'orthographe du khmer, en particulier de celle pour les emprunts au sanskrit et au pâli, où des consonnes ou des voyelles finales ne sont plus prononcées mais toujours écrites, le fait de ne plus les prononcer étant signalé dans de nombreux cas par un signe spécial.

Haiman mentionne deux formes de variations non phonémiques : celle correspondant à la lecture (sans tenir compte des variations dialectales) et celle correspondant à une prononciation parlée qu'il appelle « informal » ou « demotic style » (p. 3). Toute personne parlant le khmer connaît en effet bien ces deux formes de prononciation. Il est cependant incorrect de dire que « All literate speakers have at their disposal a written register which they can pronounce in at least two styles, careful and informal. In addition, they can speak the demotic style which they tend to dismiss with some embarrassment. Illiterate speakers have no other style. » Une telle assertion mérite d'être nuancée. Le *demotic style* est utilisé par tous les Khmers dans leurs conversations, car il n'implique aucune valeur de classe sociale. Certes, dans un discours formel et officiel, le style et la prononciation s'aligneront sur l'orthographe sans amuïssement de la première syllabe des dissyllabes. De tels locuteurs pourront également utiliser des mots du discours qui sont maintenant considérés comme relevant d'un style littéraire. Cependant, même un Khmer illettré, voire analphabète, a connaissance de la prononciation littéraire du khmer et de mots appartenant à la langue littéraire, tout simplement par l'écoute des médias et des chansons. L'auteur cite une jeune femme, « an extremely gifted half-literate consultant, a young woman who spoke both fluent colloquial English and totally colloquial Khmer. Not only could she not recognize a large number of expressions from my written texts [...] ». Cette remarque aurait mérité d'être appuyée par des exemples précis afin de mieux comprendre de quel genre d'expressions il s'agit (des expressions obsolètes ?).

De même, à la note n° 3 à la fin de ce chapitre (p. 26), l'auteur déclare : « [...] I believe that the vocalic reduction of the initial syllable in the demotic played a central role in the development of both the written and spoken registers [...] », ce qui peut faire l'objet de débats. La réduction de la syllabe initiale est connue et comprise de tous les khmérophones (natifs comme apprenants, du moins pour ceux qui entendent parler le khmer en dehors de la classe) et joue assurément un rôle dans le

développement du khmer parlé, mais on se demande en quoi elle aurait joué un rôle dans celui du khmer écrit.

Dans le chapitre 1 (p. 3), l'auteur fait une remarque intéressante sur le timbre de voix des jeunes filles qu'il trouve très haut perché (*high-pitched*) et nasalisé (*highly nasalized*). Comme il le constate, cela n'a jamais fait l'objet d'études et l'auteur lui-même n'y consacre que 13 lignes.

Cela nous conduit au 2^e chapitre sur la structure des mots. Outre les deux informateurs déjà cités en introduction, Haiman introduit un 3^e locuteur (p. 30) pour appuyer son propos sur la réduction des mots dans la langue parlée (p. 30), qui est « a former undergraduate student aged about twenty when I knew him, spent the first years of his life in a refugee camp in Thailand, emigrated to America as a boy, and uses Khmer to talk to his grandmother, but is illiterate in Khmer. » Il aurait crucial de donner l'origine géographique de la famille de ce locuteur, car les exemples de réduction donnés sont pour certains surprenants et ce locuteur ne semble en fait pas maîtriser le khmer et ne pas être représentatif des locuteurs khmers parlant couramment leur langue, comme si le développement de l'approfondissement et de la maîtrise de son (ancienne) langue maternelle s'étaient arrêtés à la petite enfance (même s'il continue à le parler avec sa grand-mère, mais on peut se demander à quelle fréquence et quelle est la profondeur et la richesse lexicale des échanges entre ces deux personnes). Que des mots comme *knjom* « je », *tralawp* « retourner » et *kanda:l* « milieu » devienne *njom*, *talawp* et *kada:* se constate, pour les deux premiers chez de nombreux locuteurs, quelle que soit leur région d'origine. Quant à *kanda:l* qui devient *kada:*, on constate en effet la disparition du /l/ final après des voyelles longues chez certains locuteurs, dont ceux du centre du Cambodge (les îles sur la rive gauche du Mékong en particulier). Par contre, que *kmuaj* « neveu » devienne *muaj*, ou *krada:h* « papier » : *kada:* (ne se distinguant alors pas de *kada:* « milieu »), et *babaw:* « soupe de riz » : *baw:* ne paraît pas représentatif des locuteurs. De même, que *banthaem* « ajouter » devienne (*p*)*thaem* est possible pour la forme *pathaem* (/pətha:em/), mais pas sous la forme *thaem* /tha:em/, qui est le verbe-racine. De même que *banta:w* « continuer (verbe transitif) » devienne par réduction *ta:w* est étonnant car *ta:w* est le verbe-racine et ne s'emploie pas dans les mêmes contextes que son dérivé. Soit le locuteur a utilisé avec justesse ces deux soi-disant formes réduites que l'auteur a confondues avec leurs formes dérivées, soit le locuteur en question ne sait pas parler correctement le khmer. Il aurait donc été intéressant de connaître la région d'origine de ce locuteur, tout en ayant plus de précisions sur son parcours. En l'absence de plus de renseignements, on aurait donc tendance à soupçonner qu'il parle le khmer d'un tout petit enfant qui était encore dans sa phase d'apprentissage de la prononciation de sa langue maternelle, avant de se retrouver aux États-Unis et de basculer dans l'usage de l'anglais au détriment de sa langue d'origine.

Pour en revenir au premier chapitre, décrire la phonétique du khmer, qui connaît des variations régionales comme le souligne l'auteur, nécessite non seulement une bonne maîtrise du vocabulaire khmer, mais aussi une bonne connaissance des différences phonétiques des parlers khmers pour éviter des généralisations qui peuvent être vraies pour une région donnée, voire plusieurs, mais pas pour l'ensemble des parlers khmers. Ainsi, p. 11, l'auteur cite : <baok 'ut> “wash + “iron” “laundry”, mais signale que la plupart des locuteurs prononcent en fait [baok.koə'] ~ [baok.kuə'] ~ [baok.ku'], et d'en conclure que « [n]ot only was the morpheme-initial glottal stop of <'ut> completely elided, resyllabification transferred with the final consonant of the first word to the beginning of the second. » Malheureusement, son interprétation est fautive, le terme /ba:ɔŋ/ qui signifie « frapper » et par extension « laver (le linge) » garde son arrêt glottal, qui peut ne pas vraiment s'entendre par une oreille

non avertie par le fait que le mot suivant commence par un /k/, mais de plus le mot suivant n'est pas la déformation de /ʔut/ « repasser », mais un autre mot /kuəʔ/ (les trois variantes données par Hainam sont des variations régionales) signifiant « frapper, cogner », les deux termes étant tout simplement une autre façon de dire « laver (le linge en frappant) » et non pas « laver et repasser ».

Dans sa partie sur les shwas (p. 13-15), on constate aussi quelques erreurs : le mot *sdac* « roi » s'entend en effet [sədac] comme le signale l'auteur, par exemple dans la région de Surin où les locuteurs peuvent parfois hésiter entre cette prononciation et celle de [sdac], mais sur l'aire de répartition des parlers khmers, la forme [sdac], qui se rapproche de l'orthographe, est la plus courante. Par contre (p. 13), si la forme [kəlaŋ] est bien attestée à l'oral comme réduction de [kamləŋ] « force », le mot pour « (être) fort » est [khlaŋ] mais ne connaît pas la variante [kəlaŋ] à notre connaissance. P. 14, le mot « kmee:ng » (*kmeñ*) « enfant » s'entend prononcer « khmee:ŋ » ou « khmee:p » comme le signale Haiman, mais /k^hme:p/ à Surin, conformément à l'orthographe.

Toujours concernant la phonétique, il est dommage que Haiman reprenne, par exemple dans le chapitre 1 sur la phonologie et l'orthographe (p. 23) et dans le chapitre 4 (p. 116) sur les *symmetrical compounds*, les erreurs de certains auteurs à propos de la prononciation du dialecte de Phnom Penh. Pour ne citer qu'une partie des exemples donnés par l'auteur : *rau* et *roam* (p. 23) ne deviennent pas *hau* et *hoam*, *cro:m cre:ng*, *crul cruah*, *kria kraw:*, *praeu prae* (erreur pour *praeu prah*), *preum prej*, *ree: ria* et *rwang ra:v* (p. 116) ne deviennent pas *co:m ce:ng*, *cul cuah*, *kia kaw:*, *phaeu phae*, *pheum phej*, *hee: hia* et *hwang ha:v*, par simple élision du /r/ vibrant ou par remplacement par un /h/. Le /r/ devient à Phnom Penh une fricative pharyngale voisée qui non seulement modifie dans plusieurs cas la prononciation de la voyelle qui suit, mais entraîne aussi l'apparition d'un ton modulé. La transcription de l'auteur est donc trompeuse, car trop simplifiée, si ce n'est fautive.

De même, concernant le khmer parlé à Surin, Haiman reprend l'erreur d'un de ses prédécesseurs (p. 22). Si « questionner » se dit bien *suar* /su:ər/ à Surin alors qu'en khmer central, le r final ne subsiste qu'à l'écrit, le mot « canard » n'est pas *tiar* à Surin et *tia* en khmer central, il est prononcé dans tous les cas *tia* en syllabe ouverte. La forme *tiar* /ti:ər/ Surin, prononcée *tia* /ti:ə/ dans le centre du Cambodge, correspond à l'écrit *dār*, signifiant « réclamer ». Cet exemple fautif de Jenner n'est pas cité à la page 63 chez ce dernier comme le note l'auteur, mais à la page 65. D'autre part, la note 18 de fin de texte (p. 28), qui accompagne le sous-titre de la page 63 : « Final <r> is never pronounced in Central Khmer », paraît obscure pour la partie soulignée (par nous) : « It is, as noted, recorded in the Northern dialects, spoken in the Cardamom mountains (Martin 1975), and possibly in the Surin dialects in Thailand (asserted by Gorgoniev 1966b : 11–2, denied by Jenner 1974 : 62–3), as well as in closely related Khmeric languages like Kouy (Rongier 2005, *passim*. » Qu'a pu récuser Jenner ? Le fait que le <r> final n'existe pas à Surin ? Son article prouve le contraire. Le fait que le <r> final n'est jamais prononcé en khmer central ? La lecture de l'article de Jenner ne nous renseigne pas.

Ainsi, si Haiman dit prudemment (p. 3) que : « A full dialect survey is beyond my competence, and aside from a few references to the Siem Reap patois, Surin Khmer, Kiengang Khmer, and some regionalisms described in the scholarly literature, I will say nothing about local dialects », une vue d'ensemble des différences phonétiques régionales est un prérequis pour mieux comprendre l'évolution phonétique de la langue d'un point de vue historique et sa fragmentation actuelle.

Dans le chapitre 3 sur la dérivation et la formation des mots, l'auteur couvre de façon très satisfaisante les différents procédés : périprastique avec des composés de mots khmers ou indo-aryens et khmers, composés et dérivés exclusivement indo-aryens, etc. Si ce chapitre est satisfaisant, il

aurait pu détailler plus la dérivation du terme *peu*: “act” (frequently “act dumb, feign ignorance”) (p. 53) qui donnerait *am-peu*: “action”. Si cette hypothèse a été faite par certains auteurs comme Jenner & Pou, elle ensuite rectifiée (par Saveros Pou elle-même par exemple) pour qui le terme *am̐boe* (*am-peu*: chez Haiman, *taṃve* en vieux khmer) est en fait dérivé de *dhvoe* (*tve* ou *thve* en vieux khmer) « faire ».

Dans le chapitre 4 sur les composés symétriques, l’auteur fait le tour de la question de la façon exhaustive. Il distingue par exemple des *semantically motivated compounds* (p. 89), des *iconically motivated compounds* (p. 90), mais également des composés par *love of symmetry for its own sake* (p. 92 et suivantes) avec des composés qui sont des *servant words* dont certains sont des *pure servant words* car sans sens et ne pouvant être utilisés seuls, dans d’autres composés, par contre, les deux mots ont chacun seuls leur sens propres, mais en étant soit synonymes, soit des quasi-synonymes, et dans d’autres cas encore aucun des deux composés ne peut être utilisé seuls. En entrant plus dans les subtilités du système de composition en khmer, pour les quasi-synonymes en khmer, Haiman distingue plusieurs « stratégies », la *Conscription strategy*, la *Procrustean strategy* et l’*Adam’s rib strategy*. D’autre part, Haiman postule (p. 131 et suivantes) que certains *servant words* sont en cours d’émancipation, à savoir que certains termes euphoniques, auparavant utilisés seulement avec un mot principal, ont commencé avec le temps à pouvoir être utilisés d’autres termes et seraient sur le point d’avoir leur propre sens, tout en reconnaissant qu’ils n’ont peut-être jamais été totalement dénués de sens, puisqu’il donne l’exemple d’un terme principal (*teak*) qui peut avoir trois *servant words*, ce qui ne donne pas des composés totalement synonymes. Cette partie peut être discutée et contestée par d’autres chercheurs. Il énonce également des exemples où les deux composés (X + Y) peuvent être séparés dans des expressions, sous la forme AX + YX, procédé déjà analysé ou évoqué par d’autres chercheurs.

Dans son ouvrage, Haiman fait preuve d’un esprit de curiosité remarquable et pose des questions sur tout, tout en enfonçant parfois des portes ouvertes. On peut regretter de multiples erreurs de-ci et de-là. Cela peut être des erreurs d’interprétation des mots. Par exemple, au chapitre 4, p. 106, il s’interroge sur l’origine du 2^e terme dans *sdok sdeung* « stretched out unconscious » dans une note 7 (p. 138) en se demandant si le terme *sdeung* ne pourrait pas venir de *deung* « savoir, connaître » « via the addition of a rare privative *s-* prefix, possibly attested in words like *s-trev* “enemy” », alors que *s-trev* (*satrūv*) est la corruption phonétique du sanskrit *śatru*.

On trouve également des coquilles dans les noms des auteurs qu’il cite : Levitz au lieu de Lewitz (p. xvii), Ieuv-Khoeus au lieu de Ieuv-Koeus (p. 26, correctement orthographié en bibliographie), mais aussi dans les transcriptions des mots khmers ou khmérés, pour n’en citer que quelques-uns : *ko:sah* et *a’ko:sah* au lieu de *kho:sah’* et *akho:sa’* (*ghosa:* et *aghosa:* (p. 6, 27), *awh a:ng* au lieu de *ah a:ng* (p. 8), *prambuaṅ* au lieu de *prambuan* (p. 15), *nāgara* au lieu de *nagar* (p. 35), *cīpara* (au lieu de *cībara* ou *cīvara*) (p. 15), *maur* (*mara*) + *phiap* (*bhāb*) au lieu de *maraṅabhāb* (p. 37), *rwang ra:j* au lieu de *rwang ra:v* (p. 105), *ejve: ejva:n* au lieu de *ejvae ejvan* (p. 108), *khang cralee:t* au lieu de *kheung cralaot* (*khīṅ craṅot*) (p. 117), *cav lu:t* au lieu de *cav luat* (p. 136), etc.

Comme déjà signalé plus haut, Haiman fait parfois de regrettables contresens ou ne comprend pas des mots pourtant courants. Ainsi, p. 298, note 11, à propos de l’auxiliaire du présent progressif *kampung* (*kambuṅ*) « être en train de », il donne l’exemple suivant : « ..*Srae Cih cia kanlaeng lalauk dado: nej neak kampung* », qu’il traduit mot-à-mot ainsi : « S. C. be place ? ? of person hard-working » et ensuite en « bon » anglais par « S. C. is a

village of hard-working people », avec *neak kampung* : « hard-working people », précisant juste avant : « I have encountered a single literary example (Thoo 1965:12) of *kampung* in what may be a MV function meaning “be busy, work hard” [...] If this is acceptable, then *kampung* is not a dedicated auxiliary, and should not be catalogued in this section ». Haiman n’a pas compris les verbes *lalauk dado*: (*lalak’ taṭūr*) (absents du dictionnaire khmer de l’Institut bouddhique de Phnom Penh) qui sont dérivés de *lak’ tūr*, « vendre [et] échanger », et signifiant « commercer, faire du troc », mais il a aussi confondu *kaṁbuñ* « être en train de », avec *kaṁbañ’* « embarcadère, quai, port », car l’auteur cambodgien, chez qui l’exemple a été tiré, a certainement fait une faute d’orthographe (la distinction phonétique entre les deux termes ne se faisant plus dans certaines régions), les *neak kampung* (*‘nak kaṁbuñ*) étant en fait des *‘nak kaṁbañ’* (ce qui donnerait *neak kampaung* dans la transcription de Haiman), c’est-à-dire des gens d’un village fluvial. La phrase signifie, de ce fait : « Srae Cih (toponyme) est un lieu de troc et d’échanges des gens des villages fluviaux ».

On trouve aussi des incohérences par manque de compréhension : alors qu’à la p. 17, il traduit *rabeh* par « peelings and rubble (?) » (ce terme est un verbe signifiant « se détacher, s’effriter, s’émietter, s’écrouler, s’effeuiller, s’écailer »), dans l’expression *kham cee:k rabo:t, kham po:t ra-beh* (p. 135–136), il traduit *ra-beh* (même mot que *rabeh*) par « ?? pick » et à la note de fin de chapitre n° 20 (p. 140) : « There is no independent word *rabeh*. If the form is derived from *beh*, then it is as a servant word. Note, however, that *rabeh* also occurs as a Procrustean words with *rabaoc* “peel (bark)” [...]. » Si *rabeh* apparaît, certes, en composé avec *rabaoc*, le terme peut être tout à fait indépendant.

Le problème qui concerne l’ouvrage tout entier est celui de définir le public cible : il est impossible de savoir si l’auteur s’adresse aux apprenants débutants du khmer, aux linguistes généralistes ne connaissant pas la langue ou aux linguistes qui maîtrisent la langue ; ce dernier cas ne semble pas être celui de l’auteur. Dû à l’incohérence du système de transcription et à la complexité de présentation, l’ouvrage ne peut aider à l’apprentissage de la langue. D’un autre côté, il est de peu d’utilité pour l’analyse de la langue à cause d’innombrables erreurs de données et de traduction, sans compter le manque de rigueur méthodologique dans l’étude sémantique et syntaxique.

Ainsi, lorsque l’auteur affirme à la page 57 « not only can this infix [-am-] create action nominalizations, but it can sometimes have no syntactic (and hardly any semantic) effect at all. It seems to perform a purely decorative function in case like [...] » en donnant des exemples tels que *ko:s(-am)kau:m* pour traduire « *skinny cadaverous ox* », il se contente d’attribuer une étiquette avec une sonorité linguistique sans effectuer aucun travail d’analyse sémantique et syntaxique au préalable des verbes racines et des dérivés, mais en se basant uniquement sur l’approximation des traductions des séquences sans contexte. Si l’auteur avait une meilleure maîtrise de la langue qu’il étudie ou s’il avait fait ses enquêtes linguistiques de façon plus systématique, il s’apercevrait très vite que dans la phrase comme :

សី	អត់	ញាំ	បាយ	ប្រយ័ត្ន	ស្អម/ *សម្អម ។
ba:ə	ʔat	ɲam	ba:j	praɲat	sko:m / *s-am-ko:m
<i>si</i>	<i>nég.</i>	<i>manger riz</i>	<i>attention</i>	<i>être maigre</i>	

« Si tu ne manges pas, tu risques de maigrir »

il est impossible de remplacer le terme non infixé par le terme infixé. Cet exemple suffit à montrer que l’infixe n’a pas simplement le rôle de ‘décoratif’, mais introduit bien des variations syntaxiques et sémantiques.

Sans le dire explicitement, vu le recours à toutes les lignes au métalangage, il ne fait aucun doute que l’auteur veut présenter l’ouvrage comme grammaire linguistique s’inspirant des théories linguistiques actuellement répandues : *pragmatique* et *typologie des langues*. Les données qui servent de base à ce travail peuvent se révéler parfois intéressantes, car elles soulèvent beaucoup de points grammaticaux non attestés dans les grammaires existantes. Cependant, comme nous venons de le souligner, l’auteur travaille et raisonne non à partir des énoncés en khmer, mais de traductions – qui souvent ne rendent pas compte de la complexité du khmer, lorsqu’elles ne sont pas erronées tel que l’exemple donné à la p. 143 pour illustrer une des constructions de groupe nominal en khmer qui, grammaticalement, est incorrecte :

ជាតិ	ខ្មែរ	ទូ	ទាំង
<i>ciat</i>	<i>kmae</i>	<i>tu:</i>	<i>teang</i>
ci:ət	k ^h ma:ɛ	tu:	teəŋ
nation	khmer	entire	all
« The whole khmer nation »			
(traduction de J. Haiman)			

Ou encore, l’exemple (25b) p. 336 que l’auteur donne pour illustrer un des emplois de la particule *kaw* /kɑ:/ :

ក្តី	អី	ស្អាត	ផ្លែ៖ !
<u><i>kaw:</i></u>	<i>ej</i>	<i>s’a:t</i>	<i>mleh</i>
kɑ:	ʔəj	sʔa:t	m ^o lɛh
so	what	clean	how.much
« How pretty ! »			

Le groupe de mots rendu par « The whole khmer nation » ne peut pas former un groupe nominal associable à une telle traduction. Il manque un nom à la fin, comme *ប្រទេស* /prate:h/ « pays ».

Quant au deuxième groupe de mots, la combinaison *kaw*: *ej* /kɑ:-ʔəj/ dans ce type d’expression est impossible, mais /ʔəj-kɑ:/ ne pose, par contre, aucun problème d’acceptabilité.

Force est de reconnaître qu’il est difficile de valider des hypothèses fondées sur des données erronées.

Dans cet ouvrage, Haiman traite énormément de points de la langue khmère sans jamais prendre le temps d’étudier vraiment chacun des points pour apporter des réponses à un lecteur averti. Par exemple, les deux unités *ej* /ʔəj/ et *na*: /na:/, comme parmi tant d’autres unités grammaticales, ne bénéficient pas d’une description détaillée ; elles sont seulement caractérisées comme « *indefinite pronoun* » (p. 233, 260, 366). Rien n’est dit sur les différences entre *ej* /ʔəj/ et *avej* /ʔ^ovəj/ ou entre *na*: /na:/ nominal et *na*: /na:/ discursif. Cependant, il est intéressant de noter que – sans donner aucune explication sur leur emplois ni leur sémantique – l’auteur mentionne à plusieurs reprises les emplois discursifs de ces deux unités dans les exemples, lorsque *ej* /ʔəj/ est associé à *kom* /kɔm/ « négation modale » pour exprimer le contrefactuel (p. 227) ou lorsque *ej* /ʔəj/ et *na*: /na:/ sont employés avec *kaw*: /kɑ:/ – traduit par « *also, then* » (*idem* : pp. 328-340).

Les imprécisions dans l'analyse sémantique et syntaxique proviennent des exemples décontextualisés qui laisse ainsi l'auteur toute la latitude d'interprétation pour étayer ses affirmations. Prenons le cas de *kaw*: /ka:/ que nous venons de mentionner, l'auteur identifie huit fonctions associées à cette unité :

1. « *Consequence* »

នៅ ពេល យើង ដើរ មក ដល់ ភូមិ មួយ
 nəi pe:l jə:ŋ da:ə mo:ʔ dal phu:m mu:əj
 be at time we walk come arrive village one
 ក៏ ស្រាប់តែ មាន ខ្យល់ ល្អះ យ៉ាង ខ្លាំង
 ka: srəp ta:ɛ mi:ən khjal pʰjoh ja:ŋ khlaŋ
 so suddenly exist wind storm kind strong

« While we were walking towards the village, suddenly a strong wind blew up. »¹

ចំណែក មេ ខ្លា វិញ លុះ ដល់ វា ស្រក ពោះ
 camna:ɛʔ me: khla: vij loh dal vi:ə sra:ʔ puəh
 as for mother tiger back then until 3 reduce stomach
 ទៅ វា ក៏ រួច ពី ប្រគាប ឈើ
 təi vi:ə ka: ru:əc pi: praki:əp chə:
 dir. 3 so Escap from fork tree
 e

« As for the mother Tiger, once her stomach had shrunk, she escaped from the tree fork. »

2. « *Exclamation* »

មនុស្ស អី ក៏ ចិត្ត អាក្រក់ ផ្លើ: !
 mənʊh ʔəj ka: cət ʔakraʔ mələh
 person what so heart evil so.much

« How evil people are! »

3. « *Inconsequence* »

យួន ជា ម្ចាស់ របស់ ខ្មែរ ហើយ
 ju:ən ci:ə məcah rəbəh khma:ɛ ha:əj
 Vietnamese be Master of Khmer but
 ចិន ក៏ ជា ម្ចាស់ របស់ យួន
 cən ka: ci:ə məcah rəbəh ju:ən
 Chinese so be Master of Vietnamese

« The Vietnamese were the masters of the Khmer, but so too were the Chinese the masters of the Vietnamese. »

¹ P. 329, exemple (9). Retranscription par nous, mais traduction de l'auteur.

4. « *Parallelism* »

រក្សា	ក៏	ស្លាប់	មិន	រក្សា	ក៏	ស្លាប់
reəʔsaa:	ka:	slap	mən	reəʔsa:	ka:	slap
care.for	so	die	Not	care.for	so	die

« (A disease such that) if you treat it, you die, and if you don't treat it you die. »

5. « *Alternatives* »

លោក	មើល	ក៏	បាន	ខ្ញុំ	មើល	ក៏	បាន
lu:k	mə:l	ka:	ba:n	kʰjɔm	mə:l	ka:	ba:n
you	read	so	OK	I	read	so	OK

« You can read or I can, either way is fine. »

6. « *Conformity* »

បើ	ឪ	ជាង	កូន	ក៏	ជាង	ដែរ
ba:ə	ʔəi	ci:əŋ	koon	ka:	ci:əŋ	da:ɛ
if	dad	skilful	child	also	skilful	too

« If the father was skilful, so too was the son. »

7. « *Right brackets of concessive clauses* »

ទោះ	ជា	មនុស្ស	នោះ	បាន	ប្រព្រឹត្ត	ខុស	យ៉ាង
tuəh	ci:ə	mənɔh	nuh	ba:n	prəprɪt	kʰɔh	ja:ŋ
although	be	Person	that	past.	act	wrong	kind

ណា	ក៏	ដោយ	ក៏	ត្រូវ	មាន	ផ្ទះ	ដែរ
na:	ka:	da:ɔj	ka:	trəi	mi:ən	pʰnɔ	da:ɛ
what	so	by	still	must	have	grave	also

« Even though a person has acted wrongly, still he deserves to be buried. »

8. « *Topic-changing discourse particle anyhow* »

Pour l'emploi (8), l'auteur ne donne aucun exemple, mais uniquement des traductions. Il s'agit d'une construction de type /ja:ŋ na: ka: da:ɔj/, que nous venons de voir dans l'exemple précédent, rendue par « *anyhow, be that as it may, in any event...* ».

Sans rentrer dans le détail, signalons seulement que pour l'exemple de l'emploi (1) n'importe quel khmérophone s'aperçoit immédiatement que la traduction proposée par l'auteur est erronée. Sans aucune raison, l'auteur traduit /mu:əj/ « un » par l'article défini « the », et de surcroît le premier évènement est bien terminé, et non en cours, lorsque le deuxième évènement commence. La traduction la plus proche de la phrase khmère serait « Alors que nous étions arrivé à pied dans un village, soudain, une grande tempête se leva ».

De même dans l'emploi (2), la traduction est problématique dans le cadre de l'analyse de l'unité en question. L'énoncé signifie « Qu'est-ce qu'elle est méchante cette personne ! » ou « qu'est-ce qu'ils

sont méchants, ces gens ! ». L'énoncé correspond donc à une valeur singulière et non générique : la ou les personnes sont bien identifiées, valeur que ne permet pas d'entendre la traduction de l'auteur.

Lorsque nous regardons de près l'analyse de cette unité, nous ne pouvons que constater que toutes les valeurs que l'auteur associe à /ka:/ sont uniquement des valeurs locales, repérées à partir des traductions qui sont parfois erronées (premier exemple pour la valeur « *consequence* »). Il convient de remarquer que dans la plupart des exemples, /ka:/ n'est pas employé seul, mais combiné à d'autres mots grammaticaux tels que /ʔəj /, /na:/, /da:ɛ/, /tuəh/ etc. Il est donc impossible de savoir, et l'auteur n'a pas du tout montré, si la valeur, ou plutôt la traduction, viendrait de /ka:/ ou des interactions entre /ka:/ et ces autres mots grammaticaux. Dans le dernier cas, il conviendrait de montrer la part du « travail » de chacun dans la construction d'un sens ou d'un autre (interprétation). Dans l'emploi dit « exclamatif », rien ne justifie d'associer une telle valeur à /ka:/, dans la mesure où /m^əlɛh/ (déictique) seul suffit à faire de la séquence un énoncé exclamatif. Quant aux traductions assignées à l'emploi 8 recensé par Haiman, elles ne rendent compte en aucune manière de l'apport sémantique de /ka:/.

Par le principe de grammaticalisation, l'auteur démontre que sept des fonctions dérivent de la première, qui est celle de « conséquence », sans fournir aucune justification, et en se basant uniquement sur les traductions en anglais de différentes fonctions.

Devant cette grande diversité d'emplois et de valeurs, Haiman ne propose à aucun moment une hypothèse sémantique qui permettrait de comprendre la cohérence d'ensemble de ces variations. Pourtant, ces associations entre différents emplois mettent bien en évidence un continuum sémantique de /ka:/, non en termes de dérivation avec un sens premier et des sens dérivés, mais en tant que différents redéploiements d'une caractérisation sémantique abstraite de ce marqueur, qui intègre toutes ces variations.

Pour conclure, nous sommes en présence d'un livre qui cherche à couvrir de façon exhaustive la description des mécanismes régissant la phonétique et la syntaxe des parlers khmers. Cette description, qui s'adresse à un public profane, révèle une réelle curiosité de l'auteur qui décrit son intérêt sincère pour la langue khmère et sa découverte de cette langue. L'auteur s'est appuyé pour cela sur ses nombreuses lectures. On peut cependant regretter de ses lectures l'absence d'un ouvrage tel que le *Khmer (Surin)-Thai-English Dictionary* de Dhanan Chantrupanth et Chartchai Phromjakgarin publié en 1978, ou encore l'article fondamental de Michel Ferlus, « Essai de phonétique historique du khmer (Du milieu du premier millénaire de notre ère à l'époque actuelle », *Mon-Khmer Studies* n° 21, 1992, p. 57–89, qui lui auraient permis de mieux comprendre l'évolution phonétique du khmer et les prononciations régionales actuelles.

D'autre part, pour pouvoir rédiger ce livre, ainsi que signalé plus haut, l'auteur s'est appuyé sur deux informateurs principaux (au États-Unis) et des informateurs occasionnels au États-Unis ainsi qu'au Cambodge lors de deux brefs séjours sur place. Haiman (p. XVII) affirme que : « All native speakers own their language and the native speakers of Khmer I acknowledge here can no more increase their ownership by knowing Khmer philology than English speakers can or need increase their ownership of the English language by majoring in English literature. [...] At its very best, all that philology can do is heighten their appreciation of all that it means to feel at home in their language. This birthright is unattainable to even the most dedicated outsider » et parlant d'un *L2 learner claiming to be a specialist on a language like Khmer* : « If s/he had a dozen lifetimes, s/he would still

not achieve this ersatz mastery : every year of study would make it ever clearer that even a false philological ownership of the language is forever out of the question. »

Ces deux assertions peuvent, certes, être vraies, mais être simplement locuteur natif n'implique pas forcément d'être capable d'analyser sa langue, de comprendre l'étymologie des mots de connaître l'histoire de la langue, de connaître les variations dialectales de manière exhaustive et de ne pas dire des énormités. Des locuteurs natifs peuvent avoir une maîtrise et une connaissance de leur langue qui divergent d'un individu à l'autre. Il est vrai que certaines expressions ou certains composés peuvent ne pas être connus par certains pour des raisons de variations dialectales ou d'obsolescence — le vocabulaire du khmer continuant à évoluer d'une génération à une autre comme toute autre langue. Il aurait été ainsi judicieux que l'auteur de ce livre s'entoure de plus d'informateurs proches. Par exemple, on ne peut qu'être surpris (p. 128–129), quand l'un des informateurs ne connaît pas *thau:n thian* (à corriger en *thaun thian*) « ressources », peut-être parce que ce dernier a quitté le Cambodge il y a plusieurs décennies, car ce composé s'entend très fréquemment à la radio et à la télévision cambodgiennes, ou encore ne connaisse pas *neuk nia* « miss, long for », que tout Khmer éduqué ayant appris sa littérature nationale connaît, et ce alors que cet informateur est décrit par l'auteur comme ayant été formé en tant qu'enseignant de littérature khmère à l'Institut pédagogique de Phnom Penh. On est également surpris que son deuxième informateur ne connaisse pas *thom thee:ng* « big », pourtant à la fois d'usage courant et abondamment attesté dans la poésie et les chansons. On peut donc se poser des questions sur l'étendue de la connaissance de leur langue maternelle ou sur la bonne perception de la prononciation du khmer de l'enquêteur, en l'occurrence l'auteur de cet ouvrage. Autrement dit il ne suffit pas de travailler avec des informateurs, mais encore faut-il avoir des informateurs initiés – non pas à la linguistique –, mais à la réflexion sur la langue. Par ailleurs, il ne suffit pas de poser les questions aux locuteurs, mais il faut se donner des moyens de contrôle des données et des réponses qui passent par une maîtrise suffisante de la langue étudiée.

La rencontre entre un étranger ayant les outils pour analyser une langue étrangère et des locuteurs natifs de ladite langue peut être fructueuse et ce livre, qui d'après l'auteur (p. XVI) « [...] is to my knowledge [...] the first reference grammar of Khmer to be written in English », aurait pu devenir une référence. Il pose ou repose de nombreuses questions pertinentes, et contient des tentatives de réponses qui peuvent être discutées de manière constructive, par exemple son interprétation de termes euphoniques en voie d'émancipation (p. 131–136). Il donne des éléments souvent oubliés des grammaires traditionnelles comme les interjections (p. 367–369). Néanmoins, cet ouvrage est entaché de trop nombreuses erreurs qui auraient pu être évitées par une relecture attentive, ou d'erreurs qui sont des erreurs d'interprétation ou basées sur des données erronées. On peut espérer qu'une version révisée à l'avenir correspondra aux attentes et aux objectifs que se fixe l'auteur.